

**Ces extraits des confidences d'un détenu de la prison Saint Paul de Lyon peuvent être lus comme une carte postale un peu spéciale.**

**Alors qu'il attend d'être jugé pour l'assassinat de la dame Foucherand dans son estaminet de Lyon (Le fameux crime de la Vilette fin 1898) Émile (Évariste, dit la BML) Nouguier, encouragé ( et peut-être bien aussi « aidé » par le Professeur Lacassagne qui participe à l'expertise pendant l'enquête) confie ses souvenirs à un moineau qu'il voit par sa fenêtre et qui lui pose des questions auxquelles Nouguier (on utilise rarement son prénom lorsqu'on parle de lui dans les journaux) répond, se confiant ainsi à l'oiseau qu'il appelle souvent « mon petit ami ».**

**Il transcrit ce dialogue sur des cahiers d'écolier fournis par le Docteur Lacassagne. Il regrette peut-être que ce moineau ne soit pas un pigeon voyageur allant porter au monde extérieur l'expression de sa repentance.**

### Première confidence



« Il faut te dire, mon cher petit ami, qu'à l'époque où mon récit commence, je n'étais qu'un enfant que je pourrais comparer à toi. Doué d'une intelligence assez vive, je voulais tout voir, tout savoir, tout comprendre et il m'arriva souvent de recevoir quelques coups sur les doigts pour avoir osé mettre ceux-ci où ils n'auraient pas dû se trouver. Comme mes parents ne pouvaient parvenir à me corriger de ce défaut, ils prirent le parti de fermer à clef ou de placer hors de ma portée tout ce qu'ils ne voulaient pas que je voie ou que je touche. Il faut bien dire aussi que je voulais toucher tout ce que je voyais et que je cassais ou je démontais tout ce que je touchais. Outre cela j'étais gourmand et pour cette raison

encore il fallait bien mettre hors de ma portée ce qu'on ne voulait pas me laisser dévorer. La gourmandise enfanta chez moi le vol, car je ne me faisais pas de scrupule pour faire disparaître dans mon gosier sucre, chocolat, liqueurs douces, je me souviens même d'avoir une fois avalé presque un demi-litre d'huile de foie de morue en croyant que c'était du sirop d'écorces d'orange.

Il en était de même des plumes, des porte-plume, des livres et autres bibelots que je dérobaï et que j'étais fier d'étaler aux yeux de mes camarades de classe et de troquer ensuite contre quelques billes ou quelque gourmandise ou autre objet d'amusement qui me faisait envie. J'avais encore le défaut d'aimer l'amusement. Malheureusement il ne me fut jamais permis et je fus obligé de me passer de la permission de mes parents pour m'y livrer. J'avais toutes les facilités pour cela, car lorsque je sortais de l'école ou lorsqu'on m'envoyait faire une commission, je me sentais libre de m'amuser à volonté et je t'assure que j'en prenais mon saoul.



Pendant que ma mère vécut, je fus moins mauvais, car je savais bien que je lui faisais de la peine à la brave femme lorsqu'il manquait quelque chose à la maison ou bien encore lorsque, ne me voyant pas revenir de l'école à l'heure, elle m'appelait ou envoyait chercher par une de mes sœurs. Il est certain que si elle ne m'avait pas manqué, je ne serais pas devenu ce que j'ai été car je la respectais et je l'aimais. Comment aurait-il pu en être autrement lorsqu'elle ne faisait pas la différence entre mes sœurs et moi ? [...]

Car, vois-tu, mon père ne m'aimait pas comme mes sœurs, il était fier de moi parce que j'étais intelligent et apte à m'instruire, mais je voyais bien que mes sœurs étaient les préférées : elles étaient cajolées, gâtées, rien ne leur manquait, elles étaient toujours bien habillées, et puis ce qui me rendit surtout jaloux d'elles c'est que mon père les soutenait contre moi [...]

Jamais l'on ne me trouva convenable à la maison ; j'avais des manières qui ne pouvaient plaire à personne, d'après ce que j'entendais dire. Je ne devais pas lever la langue sans qu'on me questionnât et, comme j'aimais à causer sans cesse,

cela ne m'allait guère d'être condamné continuellement au silence tandis que mes sœurs parlaient entre elles ou avec mes parents. Aussi je me rattrapais largement à l'école, au détriment de l'étude, ce qui m'attira force punitions, soit de la part du maître, soit de la part de mon père quand le maître me chargeait de lui faire signer certains billets constatant une mauvaise conduite. Les punitions du maître ne m'inquiétaient guère. Qu'étaient, en effet, cent ou deux cents lignes ou un verbe ou deux à conjuguer auprès des tortures infligées par mon père. Je ne veux pas t'expliquer quelles étaient ces tortures, qu'il te suffise de savoir qu'elles étaient bien cruelles pour les griefs qui me les attiraient. [...]

C'est ici que se place, mon petit ami, le premier grand malheur que j'éprouvai dans ma vie. À l'époque où il me frappa, je ne pouvais encore en entrevoir le résultat ou plutôt les conséquences. [...] C'est à cette époque, comme tu as dû le comprendre, que ma mère mourut. [...] Mais c'est assez pour une fois, laisse-moi un instant seul que je réfléchisse un peu à tout cela, j'en ai besoin, je le sens : une autre fois je te raconterai la suite : laisse-moi un peu me bercer encore des douces illusions de mon enfance, je sens que ça me fera du bien. [...]

### **Seconde confidence :**

[...]

Je te l'ai dit dans mon premier récit, cher petit ami, que j'avais déjà en moi tous les germes du mal, tu vas voir comment ces germes se sont développés sans que je m'en aperçoive, sans mon concours, avec la seule aide des circonstances ; mais hélas, aussi, je suis obligé de le dire, sans que je mette la moindre opposition à leur développement. C'est là le tort que je me reproche le plus et que je crois devoir partager avec ceux qui auraient dû m'aider et me conduire dans le labyrinthe de la vie.

[...] personne ne s'est donné la peine de me dire : ici est le bien, là est le mal. Moi je ne songeais guère à tout cela, je me figurais qu'avec un petit lot d'arithmétique, de géographie, d'histoire, d'orthographe, d'écriture et d'autres sciences qu'on apprend à l'école je ne pouvais manquer de devenir un honnête homme et un bon citoyen. Mon esprit était encore trop nouveau pour me guider et personne pour me crier : aveugle ! aveugle ! Mon intelligence se développait de jour en jour, quel que fût son aliment, peu lui importait. Aussi quand les livres me dégoûtèrent, quand je n'eus plus la passion de m'instruire, le mal surgit et mon intelligence se nourrit de vice comme elle se serait nourrie de vertu. Dès lors je ne résistai plus à la tentation et je me laissai entraîner au mal sans résistance. [...]

Dès que j'avais su lire, je m'étais pris d'admiration pour les grands hommes de guerre dont je lisais l'histoire. J'adorais les Du Guesclin, les Bayard, les Turenne, les Condé, les Jean Bart, les Napoléon, les Ney, les Drouot, les Desaix, les Hoche, les Marceau et une foule d'autres comme on adore des dieux. Je savais mieux leur histoire que ma prière, et j'aspirais après le jour où il me serait permis à moi aussi d'être soldat, aussi je m'instruisais pour parvenir plus vite à mon but. Mais malheureusement, j'avais devancé mon temps ; il aurait mieux valu pour moi n'apprendre qu'à onze ans ce que je savais sur le bout du doigt à huit, car je n'aurais pas été condamné à l'oisiveté. Obligé de rester longtemps stationnaire faute d'avoir l'âge nécessaire pour aller plus loin, je crus pouvoir me reposer et je finis par ne plus trouver de plaisir à l'étude à force de rabâcher la même chose. Mon intelligence demandait du nouveau, toujours du nouveau ; je ne pus lui en fournir : elle s'empara des germes de vices que mes défauts avaient apporté en moi et les développa au détriment de l'étude. Je ne réagis pas et, comme je te l'ai dit, je ne cherchai pas à étouffer ces mauvais penchants, car à peine pouvais-je dire s'ils étaient bons ou mauvais. Ils me permettaient de satisfaire mes désirs et c'était là tout ce qu'il me fallait pour le moment, j'aurais toujours le temps de me rattraper et de les oublier lorsque le moment serait venu. Et puis, vois-tu, j'ai toujours été insouciant, je ne me suis jamais très inquiété du lendemain. Demain, me suis-je dit souvent, ma foi demain, tu seras toujours à temps d'y pourvoir. [...] Mon père, dans sa vie publique, a toujours passé pour un honnête homme, si ce n'est à un moment où le scandale couvrit les actions par suite de la vie qu'il mena avec ma sœur aînée ; mais dans la vie privée, je ne puis malheureusement pas dire qu'il fut un honnête homme. Il affectait des principes d'honneur qu'il ne suivait pas. Il me punissait si je dérobais un morceau de sucre, mais pourquoi [...] réprimait-il en moi le larcin pour me pousser au vol ? Oui, tu ne peux savoir combien de poules ne rentrèrent pas le soir à leur poulailler, et pour cause, car elles étaient venues échouer dans mon carnier après avoir été arrêtées dans leur course par le fusil de mon père, tu ne peux savoir combien de grappes de raisin, de coings, de légumes manquèrent au champ ou au jardin du cultivateur, tu ne peux savoir que si quelque poule s'échappait du poulailler pour aller picorer les graines du clos voisin, c'était moi que mon père chargeait d'aller surprendre sur le perchoir improvisé la pauvre bête dans son sommeil, et je pourrais t'en dire encore bien long sur ce sujet.

Aussi, tous les bons sentiments que ma bonne mère avait inculqués en moi furent détruits par le vice. Il aurait fallu pour me ramener dans le bon chemin : quelques caresses ; quelques bons conseils auraient suffi ; mais quand on n'a

aucun lien qui vous retienne au foyer paternel, quand l'on ne peut en attendre qu'indifférence et rebuffades, crois-tu que l'on aime à s'y trouver ? [...] Aussi, je m'en éloignais bien souvent, afin de n'avoir pas présentes à l'esprit les choses ignobles qui s'y passaient, afin d'échapper aux rudes punitions, afin de me procurer le divertissement que mon naturel tapageur et bruyant exigeait de moi. Et dans ces escapades, en compagnie de garnements aussi mauvais que moi, nous encourageant réciproquement au mal, je me corrompais de plus en plus, car les choses ou les personnes mauvaises se corrompent à leur contact et corrompent aussi les bonnes qui les approchent. C'était à qui en ferait le plus, c'était à qui se ferait remarquer, et le vice était le stimulant de nos actions. Nous ne cherchions qu'à mal faire et aucune occasion ne nous échappait. C'était la route du crime, la route de la prison, du bagne et de l'échafaud. <sup>1</sup>[...]

### **Troisième confidence :**

D'un autre côté le foyer paternel me fit bientôt le même effet qu'auparavant. En revenant de chez ma grand-mère, j'avais trouvé deux places vides. Mon grand-père (le père de ma marâtre) s'était noyé en apprenant la conduite de mon père et de ma sœur aînée. Il comprit quels malheurs il avait attiré sur la tête de sa fille en la mariant avec mon père et il ne voulut pas vivre pour les voir s'accomplir. Ma marâtre elle-même partit de la maison et demanda son divorce. Il n'y avait plus que ma sœur aînée et mon père à la maison. Ils s'occupaient l'un de l'autre, comme toujours. Quant à moi on était content quand je rentrais, on avait encore le courage de me frapper cruellement.

À cette époque je n'avais plus aucun doute sur les relations de mon père et de ma sœur aînée ; je savais qu'ils avaient eu deux enfants et de jour en jour je les haïssais de plus en plus. [...] Quand ils allaient se promener, j'étais enfermé dans la maison afin que je ne pusse sortir, mais je passais par la fenêtre des cabinets et j'allais prendre mes ébats avec mes anciens compagnons, car on ne rencontre guère dans les rues à toute heure que des mauvais garnements. [...]

Donc je te disais, mon petit ami, qu'une fois ma sœur partie de la maison, je fus un peu tranquille, mais lorsque mon père eut fait venir près de lui le dernier enfant de ma sœur afin d'engager celle-ci à revenir, lorsque je vis cet enfant gâté, favorisé à mes dépens, je ne pus plus y tenir ; je ne l'aimais pas ce marmot-là et quand il s'avisait de me faire corriger, je t'assure que je me vengeais sur lui. [...]

---

<sup>1</sup> Nougier sera guillotiné en Février 1900

Je m'efforçai pendant quelque temps de trouver à m'occuper d'une manière quelconque mais je ne pus y réussir. J'en fus réduit à aider un collègue qui travaillait pour son père. Il clouait ou plutôt il ferrait des boules, c'était un travail facile. Je lui donnais la main et il me donnait quelques sous.

J'allais jouer avec et je pouvais ainsi me procurer une nourriture suffisante. Mais il n'y eut bientôt plus de boules à ferrer, je ne m'y entendais pas assez pour faire les réparations et l'idée me prit à nouveau de me rendre chez ma grand-mère. Je partis donc un beau matin doté de quelques poires vertes et, après deux jours de souffrance, j'arrivai chez ma grand-mère, tout déguenillé, mais heureux d'être parvenu au bout de mon voyage sans avoir été inquiété autrement que par la faim. [...].

Je passai plusieurs mois chez elle sans que mon père ne fût averti, quand il le sut il lui envoya une lettre d'injures dont je n'ai retenu que l'en-tête : *Mère sans entrailles*. [...]

Je ne voulais rien faire qu'à ma tête, c'est-à-dire que je ne faisais que ce qu'il me plaisait de faire. Et combien de fois, cher petit ami, combien de fois — approche toi bien près que je te parle à l'oreille — combien de fois je me révoltai contre l'autorité de ma grand-mère, et puisqu'il faut tout dire, eh bien, vois-tu quand elle me grondait, eh bien je la frappais, oui, je la frappais cette bonne grand-mère qui m'aimait tant.

#### **Huitième confidence :**

[...]

Il me reste bien peu d'espoir, je le sais, mais ce peu me console et suffit pour me rendre courage. Voilà mon petit ami, tout ce que je puis te dire de ma malheureuse vie. J'ai été longtemps le jouet du malheur. Je maudis ma destinée quand je vois ce que j'aurais pu être et ce que je suis.

#### **C'est le moineau qui signe.**

Nouguier [Livre] Souvenirs d'un moineau, distractions d'un prisonnier, etc.

Auteur :

Nouguier, Évariste, (1878-1900)

Éditeur : [S. l. n. d. ?]

Type de document : Manuscrits : Ms 5369 -